

# Bierstube Magie allemande

Et douces comme un lait d'amandes  
Mina Linda lèvres gourmandes  
Qui tant souhaitent d'être crues  
A fredonner tout bas s'obstinent  
L'air Ach du lieber Augustin  
Qu'un passant siffle dans la rue

Sofienstrasse Ma mémoire  
Retrouve la chambre et l'armoire  
L'eau qui chante dans la bouilloire  
Les phrases des coussins brodés  
L'abat-jour de fausse opaline  
Le Toteninsel de Boecklin  
Et le peignoir de mousseline  
Qui s'ouvre en donnant des idées

Au plaisir prise et toujours prête  
Ô Gaense-Liesel des défaites  
Tout à coup tu tournais la tête  
Et tu m'offrais comme cela  
La tentation de ta nuque  
Demoiselle de Sarrebrück  
Qui descendais faire le truc  
Pour un morceau de chocolat

Et moi pour la juger que suis-je

Pauvres bonheurs pauvres vertiges  
Il s'est tant perdu de prodiges  
Que je ne m'y reconnais plus  
Rencontres Partances hâtives  
Est-ce ainsi que les hommes vivent  
Et leurs baisers au loin les suivent  
Comme des soleils révolus

Tout est affaire de décors  
Changer de lit changer de corps  
À quoi bon puisque c'est encore  
Moi qui moi-même me trahis  
Moi qui me traîne et m'éparpille  
Et mon ombre se déshabille  
Dans les bras semblables des filles  
Où j'ai cru trouver un pays

Coeur léger coeur changeant coeur lourd  
Le temps de rêver est bien court  
Que faut-il faire de mes jours  
Que faut-il faire de mes nuits  
Je n'avais amour ni demeure  
Nulle part où je vive ou meure  
Je passais comme la rumeur  
Je m'endormais comme le bruit

C'était un temps déraisonnable  
On avait mis les morts à table  
On faisait des châteaux de sable  
On prenait les loups pour des chiens

Tout changeait de pôle et d'épaule  
La pièce était-elle ou non drôle  
Moi si j'y tenais mal mon rôle  
C'était de n'y comprendre rien

Dans le quartier Hohenzollern  
Entre la Sarre et les casernes  
Comme les fleurs de la luzerne  
Fleurissaient les seins de Lola  
Elle avait un coeur d'hirondelle  
Sur le canapé du bordel  
Je venais m'allonger près d'elle  
Dans les hoquets du pianola

Elle était brune et pourtant blanche  
Ses cheveux tombaient sur ses hanches  
Et la semaine et le dimanche  
Elle ouvrait à tous ses bras nus  
Elle avait des yeux de faïence  
Et travaillait avec vaillance  
Pour un artilleur de Mayence  
Qui n'en est jamais revenu

Il est d'autres soldats en ville  
Et la nuit montent les civils  
Remets du rimmel à tes cils  
Lola qui t'en iras bientôt  
Encore un verre de liqueur  
Ce fut en avril à cinq heures  
Au petit jour que dans ton coeur

Un dragon plongeait son couteau

Le ciel était gris de nuages

Il y volait des oies sauvages

Qui criaient la mort au passage

Au-dessus des maisons des quais

Je les voyais par la fenêtre

Leur chant triste entraînait dans mon être

Et je croyais y reconnaître

Du Rainer Maria Rilke.

Louis Aragon (1897–1982)